

## Genre

---

Je viens d'entendre la conférence de Vincent Bourseul, donnée dans le cadre d'un autre séminaire de doctorants en psychanalyse. À l'inverse de Roland Chemama qui, s'il n'est pas cohérent, est au moins compréhensible, c'est conférence est un incroyable salmigondis d'où je ne comprends toujours rien même après la troisième écoute. En plus ce n'est pas parlé, c'est lu d'un ton égal et glacial qui ne laisse surtout rien déborder.

Il s'agit de revenir sur le cas de la jeune homosexuelle de Freud, Sidonie, en tentant de voir si le récent concept de genre peut être utile. Le genre, ce n'est pas le sexe, le sexe n'est pas l'orientation sexuelle, et cette dernière n'a pas de sens. Voilà ce que j'ai retenu, en très gros, mais c'est bien plus compliqué, vu que l'auteur ne cesse de faire glisser les signifiés d'un signifiant à un autre.

« Recevoir Sidonie comme une homosexuelle bouche la vue. Ça empêche de voir le genre » dit-il. À cela, j'applaudis des deux mains. Il est vrai qu'elle est amenée par son père pour cela, avec mission confiée à Freud de la débarrasser de cette orientation sexuelle déviante. Au point qu'elle produira un rêve pour Freud, l'interprétant elle-même comme une sortie de l'homosexualité. Le père de la psychanalyse n'est pas dupe, il sait bien que ce n'est que pour interrompre le traitement et que son père lui fiche la paix.

Personnellement, j'en ai rien à foutre de son genre, pas plus que de son orientation sexuelle. Focaliser sur un aspect ou sur l'autre avec cette idée déjà amenée par Chemama, que l'on progresse en ajoutant du savoir au savoir, dans les deux cas, ça bouche la vue, c'est s'empêcher d'entendre le sujet. Si j'avais reçu Sidonie, je l'aurais reçue comme Sidonie, point barre.

Et puis, comment peut-on réfléchir correctement sur une personne qui parlait à Freud en 1919 ? Si un sujet à quelque chose à dire de son corps, de son sexe, de son genre, de son orientation, c'est à lui (à elle) de le dire.

En outre, en bon topologue, je pense que l'orientation est typiquement le lieu de l'interrogation sur le sens. Mais peut-être Vincent Bourseul veut-il dire que l'orientation n'a pas de signifié. Cela fait partie des nombreux glissements de sens que l'on trouve partout et notamment dans les travaux psychanalytiques dès que l'on parle de signifiant, de signifié, de signification et de sens. Tant de termes et autant de confusions possibles ! En effet l'orientation, c'est le sens de l'orientation, et ça n'a pas de signifié. On ne peut pas dire que l'orientation n'a pas de sens : c'est un contre sens.

Et puisqu'on aborde le sujet du contre sens, j'ai quand même retenu cette phrase qui m'a tellement frappée que je suis revenu plusieurs fois sur l'enregistrement pour la noter mot à mot :

« La polarité masculin-féminin est inexorablement écrasée par la pulsion qui ne s'oriente pas de la différence sexuelle, fut-elle concrétisée par la différence des sexes, mais de l'objet a, l'objet cause du désir »

On notera au passage la redondance qui pimente le texte d'un pointe de pédanterie: « la différence sexuelle, fut-elle concrétisée par la différence des sexes » et qui ne fait que complexifier la phrase par une tautologie. On appréciera aussi la confusion tout à fait habituelle, puisqu'initiiée par Lacan, entre pulsion et désir : la pulsion est orientée par l'objet a, cause du désir. Mais l'essentiel n'est pas là.

L'essentiel se tient dans cet écrasement conceptuel de l'orientation sexuelle, du sexe, du genre et de la différence des sexes par l'objet a. Cette phrase témoigne d'une des données fondamentales du lacanisme, l'envahissement du champ de l'inconscient par l'objet a qui, à mon sens, est devenu en effet bien pratique pour éviter de parler de sexe. Vincent Bourseul cite un passage de Lacan dans lequel celui-ci évoque avec élégance la boue et l'odeur de merde qui se dégage des questions sexuelles quelle que soit la façon dont on les aborde.

C'est en ce sens que l'inconscient de Lacan n'est plus celui de Freud.

Dans cette conférence, pas une seule fois le mot de castration ne sera prononcé. C'est très fort, quand on prétend parler du genre, du sexe, et de l'orientation sexuelle. Je sais bien que beaucoup de gens, dont de nombreux psychanalystes, se sentent soulagés depuis qu'il est possible de parler de l'objet a en lieu et place de la castration : c'est un concept douloureux. De même l'orateur ne fait-il pas la différence entre conscient et inconscient, entre fantasme et réalité. Tout est passé à la moulinette des mots anciens revisités à la lumière de l'irruption du mot « genre » dans le débat public, comme s'il s'agissait d'un jeu de quilles que l'on renverse et que l'on redresse à plaisir : sexe, genre, orientation sexuelle, différence sexuelle...

J'ai une conception que je considère comme toute simple, surtout qu'elle est issue de la pratique de l'analyse des rêves. La castration est l'explication imaginaire que se donnent les enfants pour cerner un truc qu'ils ne comprennent pas parce qu'ils ne disposent pas des mots : la différence sexuelle. À la différence de Vincent Bourseul qui, à un moment passe, dit-il, de l'explication symbolique à l'explication imaginaire (en cela, il suit le pas de Lacan), je considère qu'il n'y a jamais l'un sans l'autre : cet imaginaire permet aux enfants de symboliser la différence des sexes. Elle est comprise comme castration parce qu'ici, on voit un phallus que là, on n'en voit pas. La castration est comprise à son tour comme punition pour avoir mal agi, l'enfance étant parsemée des interdits que posent les parents : ne va pas ici, ne va pas là, fais attention, ne fait pas pipi au lit, fait caca sur le pot, mange proprement et surtout : ne prend pas de plaisir sexuel avec maman. Cette dernière loi n'est pas explicite, mais elle sous-tend toutes les autres. Elle est difficilement dicible car maman aussi prend du plaisir avec l'enfant ! Papa aussi parfois.

Ça, c'est le tabou le plus terrible. Côté psychanalystes, on veut bien comprendre l'Œdipe dans le sens de l'enfant qui a une attirance sexuelle pour l'un de ses parents, ou les deux (c'est plus facile de corriger le petit salopard), mais que cette attirance soit partagée, voilà l'horreur glauque que le refoulement se dépêche d'enfourir... sous la menace de castration ! à l'inverse, côté grand public, on s'indignera volontiers sur l'adulte « pervers » qui met en œuvre son attirance sexuelle envers l'enfant, en n'imaginant jamais que l'enfant aussi est partie prenante dans l'affaire. C'est bien pour ça qu'il y a du refoulement !

D'où la providentielle survenue conceptuelle de l'objet a, de la philosophie et des mathématiques. Kant, Hegel, Heidegger, Frege, le Banquet de Platon et tutti quanti. Ça sent moins fort. Quand il s'agit d'amour il ne s'agit pas de sexe, dit Lacan : je comprends fort bien que cette phrase puisse avoir un énorme succès. Mais ni lui, ni Vincent Bourseul, ne font cette distinction, pourtant assez largement rencontrée dans

l'expérience de tous, dans laquelle ce sont les femmes qui préfèrent l'amour tandis que les hommes en pincent pour le sexe. Avec toutes les nuances que l'on voudra permettant à chaque sujet de s'en expliquer.

Je parle bien entendu du fantasme œdipien qui est toujours présent. C'est un fantasme et il est inconscient, c'est-à-dire que ce n'est pas une réalité. Néanmoins, la façon dont se produit la rencontre entre fantasme et réalité va organiser le destin futur du sujet dans son attirance sexuelle, son sexe, son genre et tout ce qu'on voudra. Car il y a toujours de petits débordements de l'un sur l'autre, une frange de flou laissant très souvent dans l'incertitude le sujet adulte qui se remémore son passé : a-t-on abusé de moi ou n'est ce que mon désir œdipien mis en image dans un creux de ma mémoire ?

Ainsi, les écritures de ma mémoire me livrent cette image : je suis tout nu dans mon berceau et ma mère joue avec mon zizi. Ça la fait rire aux éclats... et moi aussi ! Du fait de l'incontinence infantile, la nécessité du nettoyage oblige à toucher aux organes sexuels et, selon la façon dont on le fait, sèchement, tendrement ou sensuellement ... la libido s'organise d'une façon ou d'une autre. J'en ai parlé dans le film de Sophie Robert où elle se gausse des psychanalystes, notamment de moi dans ce passage, qui lui paraît fou et monstrueux, ainsi qu'à tous ceux qui la soutiennent. Ils ont raison : c'est fou et monstrueux, mais c'est ainsi et c'est la cause même du refoulement. On est bien loin de l'objet a.

Ensuite, que cette structure s'organise en homo, hétéro ou bisexualité, qu'il se sente plus ou moins homme ou femme, c'est à chaque sujet d'en rendre compte, sachant que c'est moins important que le fait même de se rendre compte, c'est-à-dire de se mettre au monde par la parole énoncée soi-même, en son nom propre, sur ces sujets délicats. Ça, c'est l'histoire d'amour et de sexe entre le sujet et son histoire, médiatisée par la parole : en construisant son récit jusqu'à sa conception originelle, il naît de cette copulation revisitée.

23-févr.-17